



ISSN 2107-6758

ISSN en ligne 2261-2777

Un regard sur *Le Souverain Poncif*

NGUYEN Việt Quang

Département de français de l'École Supérieure de Langues et d'Études
Internationales - UN de Hanoi, Vietnam
nvquang74@yahoo.fr

Résumé

L'article s'interroge sur le rôle des expressions figées. L'auteur se réfère au linguiste A. Rey et à l'écrivain M. Sportès. Le premier considère ces « manières de dire anciennes et nouvelles » comme un trésor de la langue, alors que le deuxième les tourne en dérision dans un livre satirique. L'analyse montre que l'on ne peut pas se passer de la « langue des autres » et qu'en revanche, il faut se méfier du « prêt-à-porter » de l'esprit. Ces faits de langue devraient trouver une place dans l'enseignement, et il est aussi recommandé d'initier les apprenants au phénomène de défigement.

Mots-clés : expression figée, locution, langue des autres, lieu commun, poncif

A vision of the novel *Le Souverain Poncif*

Abstract

The article brings the role of idiomatic expressions up for discussion. The author refers to the linguist A. Rey and the writer M. Sportès. A. Rey considers these expressions a treasure of the language, while M. Sportès makes them a mockery in a satirical book. The analysis shows that there is no way but using "others' language"; however we should be aware of the "ready-to-wear" spirit. These units of language should be covered as a teaching point, and they are also recommended to introduce to learners related to the phenomenon of defigement.

Keywords: idiomatic expressions, locution, language other, common place, stenciling

Introduction

Par un beau jour d'été, nous avons pris le temps de relire la synthèse des observations de classe que Mme Régine Hausermann¹ avait eu la gentillesse de nous envoyer à la fin de sa 9^e mission en 2015. Soixante et une pages remplies de remarques détaillées sur le déroulement de la leçon et sur la qualité du discours pédagogique témoignent de son attachement à la formation du corps enseignant de notre Département.

Nous avons été particulièrement attirés par la séance du jeudi 5 novembre 2015, moins par le contenu du commentaire que par les faits de langues qui y étaient abordés. Les observations portaient massivement sur les *expressions figées*, mais le jugement fut sévère : « Le travail a été mal préparé, certaines expressions mal expliquées, aucune expression ajoutée. » A la suite de cette « critique » sévère, l'observatrice avait ajouté une vingtaine de locutions que le sujet lui avait inspirées pendant le cours pour montrer que ces faits de langue sont abondamment présents chez les locuteurs francophones et appellent donc une étude approfondie :

- | | |
|--|--|
| - Avoir une faim de loup | - Prendre des vessies pour des lanternes |
| - Avoir les chevilles qui enflent | - Regarder par le petit bout de la lorgnette |
| - Avoir la grosse tête | - Se cacher derrière son petit doigt |
| - Donner sa langue au chat | - Se prendre pour le Messie |
| - Enfoncer des portes ouvertes | - Sortir de la cuisse de Jupiter |
| - Il n'y a pas un chat | - Tirer la couverture à soi |
| - Marcher sur les pieds de qqn | - Tirer le diable par la queue |
| - Ne pas lever le petit doigt | - Tomber du toit |
| - Ne pas voir plus loin que le bout de son nez | - Y perdre son latin. |
| - Porter la culotte | |

Cette lecture renforça notre double conviction.

- *La première* sur l'importance des expressions figées : elles sont nombreuses et bien vivantes. Pour dire qu'une chose n'est pas facile on utilise souvent « *c'est pas de la tarte* » ; au lieu de « s'avouer incapable de trouver une solution », on « donne sa langue au chat ». Si en français on « jette l'argent par les fenêtres », en vietnamien on dit *ném tiền qua cửa sổ*, mais certains disent que c'est un calque du français.
- *La deuxième* sur les difficultés que ces unités lexicales particulières présentent non seulement aux apprenants et aussi aux enseignants, comme le prouve le commentaire suivant : *avoir un chat dans la gorge* » peut tout aussi bien signifier *qu'il est difficile de parler parce qu'on est trop ému* », que, comme l'a expliqué notre collègue, simplement « être gravement enrôlé ». Tout dépend, en fin de compte de l'interprétation que permettront d'en faire la situation et le contexte.

Se pose donc la question : comment doit-on se comporter envers ces faits de langue ? Là-dessus, nous pensons à deux livres : le *Dictionnaire des expressions et locutions* d'Alain Rey et Sophie Chantreau et *Le Souverain poncif* de Morgan

Sportès (MS)². Le premier rassemble ces faits de langues dans 1322 pages ayant pour sous-titre *Le trésor des manières de dire anciennes et nouvelles*, alors que le deuxième - un livre satirique écrit rien qu'avec ces stéréotypes langagiers - semble les tourner en dérision, mais pour mieux en souligner l'importance. C'est en partant de ces deux livres que nous essayerons d'apporter la réponse à la question.

1. Un domaine extrêmement riche

Les expressions dont il s'agit dans la leçon ci-dessus relèvent d'un domaine extrêmement riche. La liste improvisée par Mme Régine Hausermann n'englobe pas bien entendu toutes les catégories de locutions, mais indique les deux niveaux auxquels elles se manifestent : en-deçà de la phrase et au niveau de la phrase.

- Les « en-deçà » comprennent des locutions au sens traditionnel du terme : une unité fonctionnelle plus longue que le mot graphique, appartenant au code de la langue en tant que forme stable et soumise aux règles syntaxiques de manière à assumer la fonction d'intégrant. Il y a en tout cinq catégories.

- a) Locutions nominales : *œil au beurre noir, des yeux de merlan frit* ;
- b) Déterminants composés : *(verser) un nuage de lait dans son thé, (il y a) une avalanche de protestations* ;
- c) Locutions adjectivales : *(un vent) à décorner les bœufs, jolie à croquer, fort comme un bœuf* ;
- d) Locutions verbales : *avoir une faim de loup, y perdre son latin* ;
- e) Locutions adverbiales : *(travailler) comme un fou, (se lever) à potron-minet, (partir) sans tambour ni trompette, (se jeter sur qqn) à bras raccourcis*.

Parmi ces formes figées, les locutions verbales occupent la place la plus importante. Leur proportion 18/19 dans la liste ci-dessus le prouve.

- Les locutions-phrases se suffisent du point de vue grammatical et constituent à elles seules des unités de communication. Elles se divisent en deux catégories : énoncé lié et *locution proverbiale*. Les énoncés liés selon la terminologie de I. Fonagy sont ceux qui sont liés à une situation récurrente comme *Manque de pot ! Mon œil !* La séquence *Il n'y a pas un chat* ci-dessus peut être classée dans cette catégorie parce qu'elle se produit seulement dans la situation marquée par une absence humaine totale. Les locutions proverbiales sont des dictons et proverbes qui abondent aussi dans le Dictionnaire d'A. Rey : *Quand le chat n'est pas là, les souris dansent. Il ne faut pas réveiller le chat qui dort. Chat échaudé craint l'eau froide.*

Comment peut-on expliquer le pullulement de ces façons de parler dans la langue ? C'est la vertu de l'image qui en est l'origine. En parlant, on cherche toujours à nuancer ses propos pour les rendre expressifs, et ce le plus souvent au moyen d'une image. On peut considérer une locution comme un signe à trois faces : *signifiant initial - image - signifié*. La suite de sons [yn fɛ də lu] perçue par l'oreille est le *signifiant initial* qui nous renvoie à « une faim de loup » (= sensation qui traduit le besoin de manger + mammifère carnivore vivant à l'état sauvage), cette image déclenche par la suite l'idée d'une faim vorace. Si quelqu'un dit « J'ai faim », il communique seulement à son entourage qu'il n'y reste plus rien dans son estomac « humain ». En revanche, en prononçant « J'ai une faim de loup » il rend son message plus expressif. « *Ces locutions et expressions sont le plus souvent imagées, et familières : elles mettent dans le discours une couleur que les énoncés régulièrement produits n'ont pas.* » souligne A. Rey (1996 : VIII) qui poursuit :

« *La constatation la plus enrichissante est qu'aucun discours ou presque ne peut faire l'économie des locutions, lieux communs éculés ou produits plaisants de l'imagination populaire.* » (1996 : XVI)

2. Le Souverain Poncif

Nous allons voir maintenant si ces « lieux communs éculés » sont envisagés de la même façon dans *Le Souverain Poncif* de MS. Commençons par *éclaircir* le concept de « lieu commun » et de « poncif ». Selon le *Petit Robert*, le *lieu commun* signifie au sens moderne *idée, sujet de conversation que tout le monde utilise* (□ banalité); *image, façon de s'exprimer qu'un emploi trop fréquent a affadé*. (□ cliché, poncif) ; le *poncif* au sens figuré et courant désigne *thème, expression littéraire ou artistique dénués d'originalité*. (□ banalité, cliché, lieu commun, stéréotype). Ils fonctionnent donc comme synonymes tantôt avec le sens de *banalité*, tantôt avec le sens de *cliché*. Le livre de MS a été écrit essentiellement avec des poncifs et des lieux communs fonctionnant dans ces deux sens.

2.1. MS s'inspire du roman *Bouvard et Pécuchet* de Flaubert pour écrire *Le Souverain Poncif* (en première page il a écrit ces dédicaces : à Bouvard, à Pécuchet). A l'instar de Flaubert, il crée seulement deux personnages et les appelle par le nom d'une société qui fabrique des appareils de reproduction de documents : Rank et Xerox. Ils sont photocopiste et documentaliste à l'ANPE, métiers qui sont très proches de celui de Bouvard et Pécuchet (ils sont copistes).

MS installe ses deux personnages sur un banc du boulevard Saint-Germain, et il les fait parler de tout. Leur conversation commence par la crise que notre société traverse actuellement. Ils y expriment leur point de vue sur la promotion sociale,

sur l'amour des semblables. Ils passent après au rôle de la femme dans la société. Et au racisme : ils nous conseillent de partir en voyage parce que les voyages forment la jeunesse et qu'on trouve toujours de plus intelligents que soi, etc.

Finalement, c'est la mort qui les préoccupe. Voici le point de vue de Rank : *J'aimerais mourir dans mon lit de ma belle mort en m'endormant du Grand Sommeil dans les bras du Seigneur auquel je rendrais l'âme en douceur, entouré des miens qui, tenant les cordons du poêle, me fermeraient gentiment les yeux en m'aidant à sortir entre quatre planches de cette vallée de larmes, pour entrer sans regrets dans le Royaume des Ombres où je passerais l'arme à gauche en franchissant le Léthé sur la barque de Charon...* (MS, 1986 : 152)

Après quoi, ils se donnent une poignée de main, puis se lèvent pour se diriger vers leurs deux vélomoteurs garés respectivement de part et d'autre de l'abribus. Ils enfourchent leur engin et démarrent. Mais avant de partir, ils se rejoignent devant l'abribus et expriment une dernière fois leur point de vue sur le sens de la vie :

- *Qu'est-ce que la vie ?* demande Rank, haussant le ton pour se faire entendre.
- *La vie est un songe*, répond Xerox.
- *Une illusion.*
- *Une farce pleine de bruit et de fureur,*
- *To be.*
- *Or not to be.*
- *Et la mort qu'est-ce que c'est?*
- *Je vous laisse le mot de la fin. Répondez.*
- *C'est la fin de la vie.*
- *Un point c'est tout.* Et ils s'en vont chacun de son côté. (MS, 1986 : 153)

Tel est le contenu principal du roman où les lieux communs (de *banalité*) s'enchaînent d'un épisode à l'autre.

2.2. Du point de vue linguistique, le livre de MS est aussi un cas particulier. Les phrases ne sont pas construites avec des unités lexicales normales mais avec des locutions d'une extrême diversité. Elles se sont cassées pour s'entremêler de façon à former un filet de mots qui bloque tout mode de lecture normal. Il est donc intraduisible. Cette particularité nécessite une double lecture : pour comprendre ce qui se passe à la surface il faut descendre dans la structure profonde et examiner l'origine de la matière fournie. Cette double structure syntaxique entraîne évidemment une double lecture du sens : celle de la phrase et celle des éléments constituants. Regardons ce passage qui ouvre l'histoire :

Dans cette période crépusculaire où tous les chats sont gris, une chatte ne reconnaîtrait pas ses petits. Autant chercher un nègre dans une botte de foin, ou une aiguille au fond d'un tunnel. Aussi est-il plus que jamais temps d'essayer d'y voir clair, en commençant par ouvrir les yeux, qu'il serait avisé de remettre en face des trous. (MS, 1986 : 13)

On voit bien que du point de vue syntaxique, les phrases se plient à la norme du français contemporain. La première par exemple est construite sur une structure simple : Sujet - Verbe - Complément d'objet + Complément circonstanciel de temps, qui a un complément déterminatif introduit par le pronom relatif *où*.

Mais du point de vue lexical, ce ne sont pas des phrases normales. En effet, le complément déterminatif (*où tous les chats sont gris*) de « *cette période crépusculaire* » nous amène dans le domaine des locutions où il existe bel et bien le proverbe *La nuit tous les chats sont gris*. Ce dernier n'est pas utilisé dans son intégralité, le groupe *La nuit* est omis parce qu'il est déjà relayé par le complément circonstanciel de temps *Dans cette période crépusculaire*.

Le même phénomène se produit dans la proposition « *une chatte ne reconnaîtrait pas ses petits* ». Elle nous renvoie à la locution proverbiale *Une chienne n'y retrouverait pas ses petits / Une poule n'y retrouverait pas ses poussins*. Nous voyons bien par là qu'il y a beaucoup moins de chances de retrouver les proverbes qui sont à l'origine de la proposition principale que dans la proposition relative. On y voit seulement la structure du proverbe, tous les constituants lexicaux sont remplacés, sauf *ses petits*. L'auteur a sans doute raison de substituer *une chatte* à *une chienne* et à *une poule*, parce qu'on a déjà parlé des *chats*. Et cela finit par créer un réseau de relations qu'il faut absolument dévoiler pour retrouver les formes sur lesquelles il s'est basé dans la création de la séquence.

En appliquant cette double lecture au discours de Rank cité ci-dessus, on constate que cette longue phrase dont la structure est parfaitement conforme à la norme du français contemporain contient en revanche 12 locutions :

- | | |
|--|--------------------------------------|
| - Mourir de sa belle mort | - Être (cloué) entre quatre planches |
| - Mourir dans son lit | - Une vallée de larmes |
| - Le Grand Sommeil | - Le Royaume des Ombres |
| - S'endormir dans les bras
du Seigneur rendre l'âme | - Passer l'arme à gauche |
| - Tenir les cordons du poêle | - Franchir le Léthé |
| | - Barque de Charon. |

MS se sert donc des sujets de conversations banals et des poncifs au sens de *façons de s'exprimer affadies* pour tourner en dérision la langue des autres.

3. Pour et contre

3.1. Le lieu commun et la langue des autres

3.1.1. C'est par et dans *Le Souverain Poncif* que MS dénonce le psittacisme qu'il considère comme une maladie dont « tous sont frappés ! » Nous savons que ce mot désigne une répétition mécanique de mots, de phrases entendues, sans que le sujet les comprenne et que ce phénomène est fréquent chez les débilés mentaux. D'après lui, ce n'est pas avec ses propres moyens que l'on s'exprime mais avec ceux des autres, et il caricature l'auteur du poncif comme suit :

Mais qui l'a écrit ?

Il, on, d'aucuns et d'autres : le « il » qui « pleut », le « on » qui « dit » et le « d'aucuns pensent », je veux dire cet « indéterminé collectif » grégaire, méchant souvent, minable toujours, qui s'exprime à travers la foule et nous débite, dans les médias, son pain quotidien de poncifs. (MS, 1986 : 11)

Ce que l'on peut faire avec ce produit appelé **poncif** fourni par cet indéterminé collectif n'est rien d'autre que la « bêtise » selon MS, qui poursuit dans la préface :

Rendons à César ce qui est à César, à la collectivité la bêtise qui est le partage de chacun.

Comme son nom l'indique, le lieu commun est le bien de tous et la propriété de personne. C'est un carrefour où l'on se retrouve, un point de ralliement, un signe de reconnaissance qui permet aux uns et aux autres de s'étiqueter, de s'apprécier, de se distinguer ou se haïr : fachos, gaucho, prolos, machos, rétros, écolos...

Une fosse commune enfin ! (MS, 1986 : 11)

D'après lui, on s'engage toujours dans les sentiers battus et tout le monde est atteint du psittacisme. Les causes sont multiples : ontologiques, l'intemporel crétinisme humain ; historiques : le kultur-business ! Et il en arrive à une amère constatation :

En quelque sorte c'est l'ère du rien qui s'annonce. Restent quelques bastions de résistance : les diplodocus ? Et la dérision : dernière auberge !

LE SOUVERAIN PONCIF n'a pas encore tous les pouvoirs.

Mais son règne arrive. (MS, 1986 : 12)

La langue des autres en général et le lieu commun en particulier sont très mal vus chez lui, ce qui est contraire à la conception actuelle.

Le *lieu commun* (*topos koinos*) n'a pas toujours d'emploi péjoratif. Dans l'Antiquité, les lieux communs sont des catégories formelles d'arguments ayant

une portée générale, comme le possible et l'impossible, le plus et le moins, l'universel et le particulier. Seulement au milieu de la Renaissance, ils commencent à prendre le sens d'idées rebattues. La valeur péjorative des lieux communs devient prédominante au XVIII^e siècle. Au XIX^e siècle, leur critique répond au refus des modèles communs de parole et de pensée ; le trivial n'est plus le carrefour d'une communauté mais le point de séparation de l'individu et de la route commune. La situation a bien changé au cours du XX^e siècle. Les sociologues et linguistes leur accordent un nouveau statut. On les étudie dans une nouvelle perspective : celle de l'argumentation. De nombreux linguistes ont exploré cette particularité des lieux communs, comme Ch. Plantin. En partant du lieu commun *on reconnaît l'arbre à ses fruits*, il a montré que ces faits de langue, considérés comme une formulation métaphorique de la loi de passage, facilitent avec beaucoup d'efficacité l'adhésion dans l'interaction argumentative. Lors de sa récente visite au Vietnam (septembre 2016), dans le discours prononcé à l'Université Nationale de Hanoi, le président F. Hollande a aussi utilisé un dicton-lieu commun vietnamien *Con hơn cha là nhà có phúc* (quand les enfants dépassent leurs parents, c'est le signe de la « prospérité » de la famille). En bref, à l'origine les lieux communs ont un sens positif. C'est seulement à partir du moment où l'on en fait des généralités trop communes qu'ils prennent une certaine valeur dépréciative. Mais ils ont toujours un rôle à jouer dans la communication.

3.1.2. Une question se pose : peut-on se passer de la langue des autres ? La réponse est bien entendu négative, nous reprenons une citation (faite par MS lui-même) de Hugo von Hoffmannsthal : « Chaque fois que nous ouvrons la bouche, dix milles morts parlent à travers nous. » (MS, 1986 : 155). La langue des autres est aussi incontournable même dans l'écriture romanesque. Pour appuyer cette affirmation, on se réfère à l'analyse du genre romanesque de Bakhtine. D'après ce dernier, le discours romanesque n'est jamais un discours direct d'auteur, même dans les œuvres en apparence les plus lyriques ; *dire indirect*, il est essentiellement une représentation du style et du langage des autres, par le truchement desquels le romancier signifie son propos « *L'auteur participe à son roman (il y est omniprésent) mais presque sans langage direct propre. Le langage du roman, c'est un système de langages qui s'éclairent mutuellement en dialoguant.* » (Bakhtine, 1978 : 407)

Dans le domaine du discours pédagogique, qui nous concerne, I. Fonagy (1997 : 157) signale que les soutenances de thèse sont souvent rythmées par des énoncés récurrents comme : « Je m'associe aux compliments qui vous ont été faits », « Je suis d'accord avec mon éminent collègue sur presque tous les points... », « Dans le temps bref qui m'est imparti ». Il s'agit là de la langue des autres.

3.2. La langue de bois

3.2.1. En choisissant le titre *Le Souverain Poncif* et en imitant le roman *Bouvard et Pécuchet*, MS s'aligne sur la tradition flaubertienne pour critiquer la banalité du lieu commun. D'après Nguyen Huu Tho (2002 : 251), « un tel travail prend toujours son sens aussi bien au temps de Flaubert que de nos jours. La quête d'originalité est un travail permanent chez tous les locuteurs parlants et écrivains. Mais l'erreur de MS est d'avoir généralisé la langue de bois, qui s'applique initialement à la langue politique, ce qui a pour conséquence de sous-estimer le rôle de la langue des autres ». On peut voir facilement ce rapprochement dans la *postface*. C'est MS qui l'a écrit, toujours de façon humoristique :

« Ce texte est bourré de citations de journalistes et d'écrivains connus, reconnus, primés et médaillés, critiques et jurés, rien que du gratin, V.D.Q.S., des cordons bleus !

Et pour corser la farce ces « emprunts » sont souvent cousus à même le texte, sans italiques ni références aux auteurs ! En quelque sorte c'est une Défense et illustration de la langue de bois française ! » (MS, 1986 : 155)

Dans *Bouvard et Pécuchet*, Flaubert part de la capacité de la langue pour construire ses œuvres et si la bêtise des lieux communs existe, elle vient de là. Quant à MS, il tourne en dérision le poncif en le liant à la langue de bois politique. Et pour appuyer son argument, il recourt à Orwell dénonçant les régimes totalitaires :

Le langage politique est destiné à rendre les mensonges crédibles et les meurtres respectables, à donner une apparence de solidité à ce qui n'est que du vent. (MS, 1986 : 160)

C'est vrai qu'en politique, il existe des débats où chacun défend son point de vue sans jamais tenir compte de l'opinion des autres, des discours qui s'élaborent sur des modèles imposés. Mais dire avec Orwell que le langage politique rend les mensonges crédibles, c'est pousser à l'outrance certains faits isolés. Et à partir de là, MS élargit la langue de bois à d'autres domaines :

La langue de bois religieuse, totalitaire, littéraire, journalistique, est une langue névrotique.

Son rôle ? Détrôner le sujet parlant pour s'emparer de la parole : et ne rien dire ! Elle pèse de tout son poids de mots morts sur l'âme, la pensée, la sensibilité. (MS, 1986 : 156)

On se demande : Où et quand peut-on communiquer normalement s'il y a autant de langues névrotiques, autant de mots morts ?

3.2.2. Si nous critiquons la généralisation de la langue de bois, nous partageons entièrement la conception de MS sur la photocopie en littérature. L'humanité est déjà entrée dans l'ère de la modernité. Les frontières entre les classes sociales s'estompent progressivement. Pour ce qui est de la littérature, il y a aussi des changements. D'après A. Tocqueville (1961 : 66), « La démocratie ne fait pas seulement pénétrer le goût des lettres dans les classes industrielles, elle introduit l'esprit *industriel dans la littérature* ». On écrit moins de romans fleuves, mais plus de nouvelles, plus de romans feuilletons. Et MS a noté « la profusion de ce que Stendhal appelait « les romans pour les femmes de chambre » dont :

L'auteur n'écrit plus (...)

Triomphe de la photocopieuse ! (MS, 1986 : 165)

Nous partageons également l'idée que la « langue de bois » existe dans ce domaine. Il se peut que l'on se fonde sur le même scénario en utilisant les mêmes clichés sans y mettre du sien. Un tel travail de routine pourrait donner des phrases comme dans cet exemple de MS :

Glissa0nt sur un tapis de neige, je fus assailli par un apache caché derrière un rideau de pluie. Il m'a dépouillé de mon Vuitton avec le Dupont, le Duras et le Mont-Blanc que j'avais dedans... (MS, 1986 : 171)

Et comment réagit le lecteur devant de tels produits ? D'après MS, il n'est dupe qu'à moitié. Consciemment ou inconsciemment, il sait faire son choix :

Il rend au centuple, aux écrivains et éditeurs, le mépris que ceux-ci lui témoignent : en achetant cette « littérature » comme on achète à vrai dire un bon S.A.S., histoire de passer quelques moments dans le train ou l'avion. (MS, 1986 : 165)

MS a donc bien raison de critiquer la « fabrication » littéraire à la Macdonald aboutissant inévitablement à des « romans pour femmes de chambre ». Nous partageons entièrement ce point de vue.

3.3. Le tableau clinique de la langue de bois

Après avoir dénoncé les méfaits de la langue de bois, MS procède à une description détaillée des moyens linguistiques qui la sous-tendent. Il affirme que l'homme d'imagination ne peut créer une parole individuelle qu'avec une rhétorique désuète, ronéotypant les clichés de la collectivité. A cette conception erronée nous apportons une opposition totale à cause de l'adjectif « clinique ». Dans un bref tableau qualifié de « clinique », MS nous livre (1986 : 167-171) une liste de clichés dont voici quelques éléments :

a) *Syntagmes figés*

Noms, sujets

La plaine : elle s'étend

Le parfum : il émane.

Noms + adjectifs

Le parfum : capiteux, ou enivrant ou musqué

La tristesse : profonde.

Nom + complément

Un effluve : de passion

Une expression : de joie.

Verbe + complément

Enoncer : des théories, une absurdité

Réveiller : des appréhensions.

b) *Rhétorique éculée*

Métaphores

Zoo de Vincennes : la pieuvre impérialiste, un serpent de mer, un chaud lapin

Bois de Boulogne : retrouver ses racines, aller sur les brisées

La Samaritaine : un rideau de pluie, d'arbres ; un tapis de neige...

Métonymies

Corporelles : avoir la main, avoir l'oreille du prince, prendre son pied

Littéraires : un Don Quichotte, un Rastignac, un monsieur Prudhomme

Cinématographiques : une Marilyne, voir le dernier Godard !

Métaphores de métonymies ou métonymies de métaphores

Une levée de boucliers, renvoyer la balle, l'œil de Moscou, l'oreille de Washington.

Jeux de sons

« être dévorée de ces seins de fleur de farine que sont les siens » (Duras : *L'Amant*). Le calembour de Claudel : *connaître, co-naître !*

Jeux de construction

« Le doute est à la pensée ce que l'ombre est à la lumière » (Bazin).

On relève dans cette liste presque tous les stéréotypes langagiers et tous les procédés stylistiques : des emplois au sens figuré, des locutions verbales, des locutions nominales ayant pour référent un fait culturel, des jeux de langue. On se demande si l'on peut se passer de ces « clichés » pour échapper à la critique de MS parce qu'il s'agit là de combinaisons incontournables. Pour parler d'une

grande plaine, le verbe *s'étendre* s'avère tout à fait convenable, il n'est rien de prétentieux non plus dans « énoncer une théorie ». De même, il est tout à fait normal de dire « une profonde tristesse ». Pour l'enrichissement lexical, la métaphore et la métonymie sont les deux procédés les plus efficaces ; recourir au fonds culturel universel est aussi chose très courante. Tout ce qu'il a cité dans son tableau « clinique » n'est pas une langue morte comme l'affirme MS, mais une langue naissante qui se renouvelle constamment avec ces procédés à la fois linguistique et rhétorique. Ce n'est pas du tout une maladie de les utiliser. D'après A. Rey (1996 : VIII), « *Cet ensemble de faits de langue est considérable. Toute conversation familière et bien des textes littéraires sont truffés de telles expressions (...)* La langue contemporaine en fabrique beaucoup. »

Conclusion

Vu leur importance à la fois du point de vue quantitatif et qualitatif, les expressions figées devraient occuper une place dans l'enseignement-apprentissage du français. A. Rey fait de ces locutions et expressions un dictionnaire, alors que MS leur accorde le titre de « *souverain* ». Si ce dernier les tourne en dérision c'est parce qu'il s'intéresse à l'originalité, à l'aspect personnel de l'écrivain. Nous savons que le style est toujours le fruit d'une longue recherche, qui consiste à sélectionner, parmi les multiples possibilités lexicales, grammaticales et phonétiques de la langue, des moyens appropriés pour en faire une création personnalisée. L'originalité est le contraire de la banalité et du conformisme. MS a tout à fait raison de s'opposer à toute forme d'imitation et ce dans une œuvre originale, unique en son genre. Le groupe *Le Souverain Poncif* construit sur *le Souverain Pontife*, qu'il a utilisé pour le titre de son roman, devient maintenant un emploi courant. En tapant ce groupe de mots sur Google, on trouve entre autres : « *Durant cette semaine, nous avons été abreuvés de souverains poncifs sur...* », « *Souverains poncifs de Jean-François Marquet* », « *Minc et les souverains poncifs* ».

Ce qui est à signaler ici c'est que MS parodie le poncif en portant le mépris à son comble. Il qualifie volontiers l'auteur de cette langue fade de *grégaire*, de méchant souvent et de *minable toujours*. Il prétend que nous sommes tous atteints du *psittacisme*, maladie des débiles mentaux. D'après lui, cette langue de bois « pèse de tout son poids de mots morts sur l'âme, la pensée, la sensibilité. Car elle ne charrie pas d'idées : elle en est la lettre morte, le cadavre (les mots enterrent les mots !) » (MS, 1986 : 156). Et finalement, MS rend « à la collectivité la bêtise qui est le partage de chacun ». C'est cette attitude « méchante » à l'égard de la langue des autres à travers l'emploi de mots blessants qui donne lieu à notre critique ci-dessus. A part cela, nous sommes entièrement d'accord avec MS sur la méfiance envers le « prêt-à-porter » de l'esprit.

En enseignement, jusqu'à maintenant si on introduit les expressions figées dans les leçons, c'est en général dans leur intégralité : « avoir un chat dans la gorge » cité au début de l'article en est un exemple. Dans la communication, les emplois sous forme éclatée sont non moins importants. Un magasin de chocolat a choisi *En flagrant DÉLICE* pour son enseigne. Le livre de MS est un bel exemple de défigement où l'on trouve des palimpsestes verbaux de la première à la dernière ligne. Il faut donc initier les apprenants à ce phénomène.

Bibliographie

- Amossy, R. et Herschberg Pierrot A. 1997. *Stéréotypes et clichés*, Nathan.
- Bakhtine, M. 1978. *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard.
- Flaubert, G. (éd. 1999). *Bouvard et Pécuchet Dictionnaire des idées reçues*, présenté par Dord-Crousle S., Flammarion, Paris.
- Fonagy, I. 1997. Figement et changement sémantiques. In : *La locution entre langue et usages*, Textes réunis par Martins-Baltar M., ENS Fontenay Saint-Cloud, Diff. Paris : Ophrys. p.131-164.
- Nguyen Huu Tho. 2002. *Vers une didactique des stéréotypes langagiers français en contexte vietnamien*, Thèse de doctorat en sciences du langage, Rouen.
- Plantin, Ch. 1993. Lieux communs dans l'interaction argumentative. In : *Lieux communs-Topoi, stéréotypes, clichés*, sous la direction de Ch. Plantin, éd. Kimé, Paris.
- Rey, A., Chantreau S. 1996. *Dictionnaire des expressions et locutions*, coll. Les usuels du Robert.
- Sportès, M. 1986. *Le souverain poncif*. Balland.
- Tocqueville, A. 1961. *De la démocratie en Amérique*, tome 1, Gallimard.

Notes

1. Mme Régine Hausermann est présidente de l'association Préfasse (Pour le Rayonnement et l'enseignement du Français en Asie du Sud-Est). Tous les ans depuis 2007 elle effectue une mission de trois mois au Département de français de l'Ecole Supérieure de Langues de l'Université Nationale de Hanoi pour participer à la formation des jeunes professeurs à travers de nombreuses activités dont l'observation de classe.
2. Morgan Sportès est un écrivain français, né en 1947 à Alger. Il a publié dix-huit livres qui ont attiré l'attention de personnalités comme Claude Lévi-Strauss ou Guy Debord. Nombre d'entre eux ont été traduits en de nombreuses langues. *Le Souverain poncif* est sorti en 1986 aux Éditions Balland. Il est lauréat de plusieurs prix. (Source : Wikipédia).